



**LE** MADELEINE ASSAS

**DOORMAN**

roman

ACTES SUD





Photographie de couverture : Doug Keyes

© ACTES SUD, 2021  
ISBN 978-2-330-14429-6

MADELEINE ASSAS

# LE DOORMAN

roman

*ACTES SUD*



*pour Didier*





*Oui, c'est New York, un perpétuel tohu-  
bohu. Mais que faire ? L'Amérique est  
notre dernier refuge.*

ISAAC BASHEVIS SINGER

*La nostalgie de l'absolu est sans doute  
la véritable motivation de tout vrai  
voyageur.*

ANNEMARIE SCHWARZENBACH



Le 9 novembre 1965, à 17 h 28, une gigantesque rupture du courant électrique se produisit à New York.

Dès le lendemain, l'incontournable succession exponentielle des chiffres, énumérant en désordre le nombre de foyers paralysés, les heures sans fin dans l'obscurité, le décompte des populations en mouvement cherchant la lumière, celui des sauveteurs réquisitionnés ou improvisés, révéla l'ampleur de l'événement. Une catastrophe pour les uns, une péripétie curieuse, excitante pour les autres, la plus grande part de l'énorme population du Nord-Est des États-Unis touchée par la panne.

Il y en eut qui regrettèrent presque ces heures d'obscurité, d'immobilité, de marche forcée, d'attente impuissante, et pensèrent encore longtemps après, avec nostalgie, au rapprochement improvisé de la multitude, à la solidarité soudain inévitable et instantanément gratifiante, aux élans spontanés qui se manifestèrent partout sans compter, grâce à la faille d'un petit relais électrique de dix centimètres, dans une centrale de l'Ontario.

Il y eut des chiffres records : la durée de la panne – jusqu'à quatorze heures –, le nombre de personnes immobilisées, coincées dans les métros, les ascenseurs,

sur les quais de gare ; celui des policiers, des pompiers, membres des forces de l'ordre et de secours, en service ou appelés en urgence sur le terrain.

Il y eut bien quelques pillages et bris de glaces. Mais le nombre des personnes arrêtées fut étonnamment bas et celui des accidents anormalement faible, malgré l'arrêt de tous les feux de circulation de la mégapole. Dans cette ville où le superlatif est le fondement même de toute existence, humaine, architecturale, professionnelle, financière, esthétique, la fierté et le plaisir d'aligner des chiffres dépassant le périmètre du commun des mortels, à savoir tout ce qui n'était pas new-yorkais, les individus, les métros, les bus, les hôpitaux, les repas distribués gratuitement, les couvertures, les anecdotes, cocasses ou bouleversantes, les bougies, furent jubilatoires.

Des mois durant, New York se rengorgea du succès de la gestion de l'incident. Et aucun New-Yorkais ne manqua de signaler, fier et incrédule à la fois, que la statue de la Liberté était restée éclairée pendant toute la durée de la panne. On se garda bien de préciser que le flambeau de la grande dame était alimenté par le réseau du New Jersey voisin, source d'électricité indépendante. Ce New Jersey raillé, méprisé qui, le temps de ces jours d'euphorie et de solidarité, remonta dans l'estime de ceux de l'autre rive, à l'autre bout du Holland Tunnel, puisqu'il s'était fort bien acquitté de la tâche noble et essentielle de veiller sur le symbole de la ville. Qui sans faillir, seul sur son caillou, continua d'éclairer le monde et les eaux obscures de l'entrée du port.

Il y eut des rencontres improbables, des entraides incongrues. C'était la panne totale, compacte d'obscurité et mouvante d'ombres, mais partout dans

la ville jaillirent des étincelles d'humanité dont la grande ruche avait oublié sinon l'existence, du moins la possibilité même d'une infime manifestation.

New York est sacrément, salement et merveilleusement humaine. Elle est brutale, dure, âpre, hautaine. L'agressivité et l'impatience disparurent des canyons de pierre, des avenues bondées, des rues surpeuplées, des parcs, des bureaux, des magasins, de la fin de l'après-midi jusqu'au lendemain matin.

Ce 9 novembre 1965, dans l'ascenseur du 10 Park Avenue, Hannah Belamitz et moi nous nous sommes embrassés. On ne sait pas vraiment quand le baiser commence. Même espéré, même attendu, cet instant fugace est en général oublié. Je pense que c'est elle qui m'a embrassé. D'abord. Ce baiser ne fut ni le début ni la fin de quelque chose. Il s'inscrivit, à l'instar de la panne, comme un soupir, une interruption infinitésimale sur l'échelle du temps, avant que le monde ne reprenne sa course, le chaos urbain son désordre organisé et l'ascenseur, sa montée vers le dixième étage.

Comme tous les mardis, j'avais beaucoup marché avant de prendre mon service, à seize heures. C'est le jour où je retrouve Salah. Salah Waahli est mon premier ami, ici. Il a quitté sa Palestine natale quand celle-ci est devenue l'État d'Israël. Son âge paraît fluctuant, selon qu'il sourit ou pas. Nous nous étions rencontrés l'hiver précédent, au marché aux poissons. Après avoir déchargé pendant plusieurs semaines les casiers de l'entreprise de pêche Fanelli, je conduisais alors un camion de livraison. Lui, travaillait pour un oncle qui avait un restaurant à

Brooklyn, et choisissait la marchandise. Il m'avait demandé du feu. Appuyé au camion, j'attendais en grelottant la fin d'un chargement. La glace pilée débordant des étals, la vision des poissons brillants et pétrifiés sur ce linceul blanc, l'air troublé des brumes composites des souffles des humains énervés qui s'invectivaient sous la lumière crue des néons et des jets noirâtres des pots d'échappement des véhicules sur le départ, durcissaient d'autant plus l'atmosphère glaciale de cette aube de décembre. Mon cœur était lourd d'ennui, de solitude. Après les premiers mois d'installation, pendant lesquels j'avais profité de mon indépendance, apprécié comme jamais ma liberté, chéri ma solitude et savouré le luxe ultime de ne rien devoir à personne et ne compter que sur moi ; quand, peu à peu, moi et New York était devenu New York et moi, j'ai senti que, sujet minuscule avalé par le monstre, il me fallait respirer, prendre des pauses. J'ai compris que si je ne voulais pas être digéré par l'énergie colossale de la ville et rejeté comme un débris par sa mécanique sans pitié, je devais me construire, ou plus exactement me reconstruire. Recomposer un monde affectif autour de moi, au moins une bulle, modeste, et cela passait par des rencontres, des liens. Les rencontres étaient faciles à New York, le contact simple, immédiat. Mais je restais profondément européen, français, dans mon comportement. J'abordais les autres avec timidité, une réserve polie, presque sauvage à l'étalon de la cordialité américaine, directe et bruyante. Or je brûlais de curiosité. Je m'interrogeais sur l'affabilité du sourire qui s'étirait devant moi, je voulais découvrir, connaître, aimer. Au marché aux poissons, c'était impossible. Tout était trop

froid, et pas seulement les matins d'hiver. Tout allait trop vite. Les gestes, les transactions ne pouvaient être suspendues.

J'avais répondu machinalement à Salah que je ne fumais pas. Au lieu de s'éloigner, il s'était rapproché de moi. Son regard direct, interrogateur, m'avait fait lever la tête et décroiser les bras que je gardais contre moi pour me réchauffer.

Il m'avait demandé : "Tu as un accent. Tu es français ? – Oui", j'avais répondu.

Je n'avais pas su décrypter le "ah, ah..." ascendant et chantant, ni français ni anglais, qu'il m'avait lancé, mi-curieux mi-moqueur. Et on en était restés là.

Petit à petit, avec l'approche du printemps, on avait commencé à échanger davantage, dépassé les sujets de la météo et des poissons. Il faisait jour plus tôt et, même si la température était encore basse, la fraîcheur était différente, annonciatrice des beaux jours. Le soleil léchait les eaux de l'East River et créait sous le pont des carrés de lumière où il faisait bon accueillir, les yeux fermés, la douce chaleur des premiers rayons. Ou boire vite fait un café. Nos chargements terminés, on s'accordait toujours un bref moment, avant qu'il ne parte pour Brooklyn et moi vers mes livraisons. On avait beaucoup parlé de l'Algérie, où j'étais né. Il ne me parlait pas de lui. Seul le présent comptait. Il me disait : "Je suis amoureux de New York comme d'une femme. Quand je ne travaille pas, je marche, je marche, New York c'est le monde, c'est chez moi et c'est une terre étrangère, les territoires, les peuples, tous différents ! Les frontières, je les passe toutes, je vais, je viens, no passport, no control ! Tu veux m'accompagner ?"

Je ne demandais pas mieux. Pour moi, c'était avant tout la meilleure façon de découvrir la ville. Depuis mon arrivée, je ne m'étais pas encore beaucoup aventuré au-delà du périmètre de ce que j'appelais mon appartement, un petit studio sur Eldridge Street, et du trajet vers Fulton et le marché. Et Salah était ce qui ressemblait le plus à un futur ami, j'osais l'espérer. J'avais accepté et depuis, ensemble, nous nous consacrons un jour par semaine pendant quelques heures, à la découverte de la grande cité. Des premiers dimanches nous étions passés au mercredi, au lundi, puis au mardi, au gré de nos jours de repos. Ou plutôt du mien : j'avais deviné qu'il s'arrangeait avec son oncle pour faire coïncider notre journée de congé. Quelles que soient l'humeur du ciel ou la nôtre, nous partions en exploration, nous marchions.

J'avais alors quitté le marché aux poissons. Lui aussi. Il accueillait les clients au restaurant de son oncle et avait commencé des études de cinéma à NYU. Moi, j'avais trouvé une place de réceptionniste dans un hôtel de Midtown, près de Grand Central, et trois jours par semaine, j'étais serveur dans un restaurant de l'Upper West Side. C'était avant de travailler ici, sur Park Avenue.

Ce 9 novembre, il commençait à faire froid. À New York, en automne et jusqu'en décembre, le thermomètre fait le yoyo et il faut quelquefois attendre la fin du mois de janvier pour que le ciel se décide à basculer dans le long tunnel de l'hiver, sans soubresauts d'été indien ou autres signes de printemps précoce. J'attendais Salah sur Lexington, à l'angle de la 41<sup>e</sup> rue. Le rituel est le même depuis que nous avons commencé nos équipées. Il m'appelle,



me donne rendez-vous à l'angle d'une rue et d'une avenue. Jamais une sortie de métro, ou dans un café. Se retrouver dans la rue, c'est sans doute pour lui être déjà en marche. Il est d'une ponctualité scrupuleuse qui m'oblige à la même courtoisie. Il arrive le plus souvent de Flatbush, où il vit, ou d'Atlantic Avenue où habitent ses parents. C'est toujours lui qui choisit notre itinéraire. Rien de remarquable ni de pittoresque, rien de beau ni de spectaculaire, il ne s'agit pas d'une promenade touristique. On dessine des rectangles, trois blocs sur trois, sept sur sept, dix sur dix, cela dépend du temps dont nous disposons, de nos découvertes et de nos conversations. Une portion de rue, un morceau d'avenue, une portion de rue, un morceau d'avenue. Invariablement, nous commençons par remonter vers le nord. Ou bien on s'engage dans une rue jusqu'à l'avenue frontière qu'il a décidée ce jour-là, puis la rue au-dessus, le petit segment d'avenue de l'autre côté du rectangle, et on plonge dans une autre rue. Nous dessinons de nos pas un tissage urbain invisible. Notre marche est rapide, nous devisons côte à côte mais c'est lui le meneur. Souvent il s'arrête, stoppe brutalement notre conversation du moment pour commenter la ville, inlassablement.

— Tu vois, on pense ici que l'horizontalité est limitée, à la différence de la verticalité. C'est faux ! Regarde. — Il me prend par les épaules, me place dans un axe est-ouest, à partir des 30<sup>e</sup> rues, il fait ça systématiquement. — Suis la rue vers l'ouest, ou vers l'est — il me bouscule, me tourne brutalement de l'autre côté —, cette trouée magnifique, cette saignée grandiose entre les buildings, qu'est-ce qu'il y a de l'autre côté, hein ? Qu'y a-t-il au bout de ce ciel ?

— Eh bien, à l'ouest l'Hudson, de l'autre côté l'East River, New York est entouré d'eau, c'est une île, je réponds.

— Mais tu ne les vois pas ! Il y a... Je ne sais pas, imagine ! – Il s'anime. – Une falaise à pic, une autre ville gigantesque, l'océan, une flotte de galions hollandais fantômes, de bateaux anglais rouillés...

— Tu devrais faire du cinéma.

— Je croyais les Européens un peu plus rêveurs et poètes. Surtout toi, un Français.

— Il y a surtout la voie rapide FDR et Brooklyn, Queens...

Salah lève les yeux au ciel, puis m'enfonce son index dans la poitrine.

— C'est la verticalité qui est limitée. Et tu sais pourquoi ? Parce que sa limite, c'est l'arrogance. – Comme par réflexe, il se tourne vers le sud. – Il paraît que l'année prochaine va commencer la construction d'un gigantesque complexe d'affaires Downtown, près de Wall Street, les plus hautes tours de New York. Jusqu'où vont-ils aller !

Sa passion m'amuse. Je ne discute pas, je sens qu'il attend, dans ces trajectoires géométriques que nous dessinons semaine après semaine, que quelque chose se passe, quelque chose d'inhabituel, de surprenant. Il est comme au cinéma. Je le soupçonne quelquefois d'organiser notre trajet du jour, de faire des repérages pour mieux apprécier la promenade avec moi et commenter le plus précisément possible nos découvertes. Pour ma part, il me suffit d'un son, un parfum, un regard échangé. Chaque passant, chaque individu croisé est un monde à lui seul, un voyage mystérieux. La ville vibre de millions de promesses.

Elle est puissante, dangereuse, imprévisible. On ne peut vivre qu'aux aguets, à New York. La vie vous submerge, la mort est partout.

Aujourd'hui, notre but était Tudor City, cette enclave très particulière au bord de l'East River entre les 40<sup>e</sup> et 43<sup>e</sup> rues. Les limites du jour étant la Première et la Deuxième Avenue, nous n'avions pas beaucoup marché depuis notre point de départ. En allant vers l'est, les piétons se faisaient plus rares, même la chaussée était vide. Entrés dans ce territoire unique à Manhattan, nous nous sommes assis dans le petit parc cerné de grands buildings rouges néogothiques. Les bruits de la ville nous parvenaient étouffés. Nous étions comme sur une île. Presque déserte. Saisis par ce qui pouvait être considéré comme du silence dans cette métropole où il n'existe pas, peu à peu engourdis par la quiétude du lieu, nous sommes restés sans parler sur notre banc, à observer les ombres du jardin, les pigeons, les quelques passants qui longeaient les grilles du parc. Nous étions seuls. L'endroit me mit soudain mal à l'aise. Trop protégé, trop à l'écart du chaudron. Trop tranquille. Je ne savais pas encore que Tudor City, comme toute la ville, serait plongée dans le noir à la fin de la journée, que gargouilles, corniches, dentelles minérales et balcons de pierre disparaîtraient dans l'obscurité accidentelle de la panne. L'îlot de briques écarlates et les enchevêtrements de pierre composeraient alors un décor de cauchemar, mystérieux et effrayant.

Revenus un peu plus tard à notre point de rencontre sur Lexington Avenue, grouillante d'une

masse pressée, bruyante, nous nous sommes quittés rapidement, comme à notre habitude, en nous serrant légèrement la main. Le vent se levait, faisait rouler des papiers sales, voler les cheveux des femmes qui se hâtaient vers Grand Central. À contre-courant du fleuve continu qui me frôlait, me touchait, me heurtait, je suis redescendu vers Park Avenue, soulagé de replonger dans le vacarme, le mouvement, la multitude.

— Vous vous souvenez de notre rencontre dans ce restaurant... Comme s'appelait-il déjà ?

— Le Zarzuela.

— Oui, un restaurant espagnol ! Je me souviens, vous portiez une chemise rouge, très rouge. Je me demandais si votre moustache était fausse !

Elle rit. J'ignore où elle se trouve précisément dans la cabine. J'ai perdu mes repères. Nous sommes deux noyés dans l'obscurité de cet ascenseur qui devient peu à peu une boîte, qui se rétrécit inexorablement. Je me suis assis sur le sol parce que je commençais à trembler. J'aime l'obscurité mais je déteste les espaces clos. Je ne peux même pas m'accrocher au halo de la veilleuse elle aussi en panne pour échapper à ce noir solide. J'agrippe mes chevilles, la tête rentrée dans mon col.

Deux heures. Peut-être trois, que nous sommes prisonniers. Et elle rit. Debout sans doute. J'entends, dans le bourdonnement qui emplit mes oreilles, sa voix au-dessus de moi. Ou bien elle s'est assise, si elle a réussi à rabattre la petite banquette de bois. J'essaie de ralentir ma respiration, d'inspirer profondément sans que cela s'entende.

— Vous savez, madame Belamitz, vous n'êtes pas obligée de me faire la conversation.

— Non, je me demandais... C'était très bon ce que nous avons mangé.

— De la paella.

— C'est ça, de la paella ! Je ne connaissais pas du tout. C'était délicieux. C'était vous qui la faisiez je crois.

— Oui. C'est une recette de ma mère, qui la tenait de ma grand-mère. Il paraît que mon arrière-grand-père, qui était cuisinier, est allé jusqu'à Liverpool faire goûter sa paella.

— Liverpool ? Il était anglais ?

— Non ! — Je ris. J'en profite pour souffler deux petites expirations silencieuses. Je me sens soudain mieux grâce à Juan Batista de Liverpool. — Il venait de Valence, Valencia, en Espagne.

— Alors vous êtes un peu espagnol ?

— Je suis beaucoup espagnol.

Je l'entends respirer. Un léger soupir.

— Vous deviez être un bon fils.

Les minutes, les heures n'existent plus quand on cesse d'y penser. Un fourmillement douloureux me paralyse le pied droit. J'ai chaud. Je vais essayer d'enlever ma veste d'uniforme sans qu'elle ne s'en aperçoive.

— Vous pouvez enlever votre veste, vous savez. Il fait chaud.

— Merci.

— Ne vous inquiétez pas, je me suis déjà débarrassée de mes chaussures.

Nous avons bavardé ainsi pendant presque sept heures. C'était surtout elle qui parlait. Par moments,

je voulais qu'elle se taise. J'avais besoin du silence pour me concentrer sur mon angoisse, l'envie insidieuse d'uriner, la sueur que je sentais perler sur mon cuir chevelu, le chuintement dans mes oreilles. Mais il m'oppressait aussi. Elle l'avait compris. Nous étions dans le noir. Hors du temps.

— M. Belamitz et moi, nous n'avons pas eu d'enfant. Nous n'avons pas voulu. Vous avez toujours votre père ?

— Il est mort.

— Je suis désolée.

— Ce n'est rien... Je veux dire que vous ne pouviez pas savoir. Il est mort pendant la guerre.

— La guerre d'Algérie ?

— Non, la Seconde Guerre mondiale.

— Mais vous m'aviez dit, je crois, votre mère...

— Ma mère est morte pendant la guerre d'Algérie. Mon père, c'était avant.

— Vous deviez être si jeune. Vous êtes seul alors, Ray ?

Je l'ai entendu comme une question mais ce n'en était pas une.

— Oui. Non. Je ne me sens pas seul ici, à New York.

— Je suis née ici. Pinchus vient de Brooklyn. Mon père aussi était né à Brooklyn.

Dans l'obscurité, on ne sait pas de quoi sont faits les silences.

— Il est mort en Europe. Un endroit qui s'appelle Sobibor. Il était retourné chercher sa mère, qui elle-même voulait ramener la sienne ici, en Amérique. Il était têtu... Mais la famille, vous savez...

Le dos appuyé contre la paroi de l'ascenseur, je ravale les mots qui se bousculent. Je connais à peine cette femme et je me dois de rester à ma place. Je voudrais lui dire que mes parents, en réalité, ne sont pas morts *pendant* les guerres. On dit *pendant la guerre* mais l'expression devrait rester dévolue aux soldats, aux militaires, aux politiques. Aux hommes en armes, sur le terrain des champs de bataille ou des combats idéologiques.

J'aurais voulu lui dire que mon père avait été raflé à Nice, en 1942, après avoir traversé la Méditerranée pour faire passer une partie de sa famille en Italie et en Corse, Oran-Gênes sur un cargo maltais et une mer démontée. Ma mère, elle, avait disparu le 5 juillet 1962 à Oran, trois mois et demi après le cessez-le-feu. Le massacre d'Oran a gardé ses mystères, ses disparus et ses morts, et ma mère effacée. La Méditerranée reste pour moi une mer sanglante. Une nappe froide de silence recouvre ses vagues de tragédies. Ce silence, c'est ma force, mon arme et ma survie. Même si cette Hannah Belamitz, avec sa voix douce, ses phrases qui se terminent toujours comme si elle questionnait, comme si ses affirmations manquaient de certitude, ébranle de sa délicatesse et de sa sollicitude mes résolutions de secret et d'oubli. C'est elle qui m'avait proposé, l'été dernier, alors que je transpirais sous la chemise en nylon rouge du Zarzuela, de venir travailler ici. Pinchus Belamitz, son mari, était à la tête du *board*, le conseil des copropriétaires, et ils cherchaient un doorman. Elle m'avait posé la question, avec cette façon de vous regarder comme si c'était à l'intérieur de vous et j'avais dit oui tout de suite. Je pouvais laisser tomber l'hôtel et le restaurant,

doorman, c'était un job à plein temps, et même plus que ça, je ne le savais pas encore.

Je me suis levé pour me dégourdir les jambes, en quelque sorte, dans l'espace réduit.

J'ai senti sa main légère sur mon bras. J'ai senti sa chaleur. Et puis ses lèvres sur les miennes. L'oubli. Le silence. Nos souffles. La lumière est soudain revenue, tremblante, nouvelle. L'ascenseur a hoqueté, soupiré et il s'est lentement élevé, comme par magie. Je n'ai pas bougé. Elle me regardait, elle m'a souri. Un sourire doux, triste, qui m'a serré le cœur d'une tendre poigne incompréhensible. L'ascenseur s'est arrêté, les portes se sont ouvertes et elle est sortie, ses escarpins à la main, sans se retourner.



Le 10 Park Avenue est un ancien hôtel. Construit dans les années 1930, il a été reconverti, comme nombre de ces grands bâtiments édifiés dans le New York de l'entre-deux-guerres, en immeuble d'habitation. Après toutes ces années à mon poste de doorman, je reste surpris par la pénombre du grand hall quand, les jours d'été, je laisse derrière moi l'avenue brûlée de soleil. Tourne la large porte à tambour et c'est entrer dans un autre monde, retrouver un passé luxueux figé en couleurs sombres, bois, cuivre et velours. La réception du concierge est restée la même depuis les riches heures oisives, où escarpins et richelieux vernis foulaient élégamment le sol à damier noir et blanc. Derrière le comptoir de marbre, le mur de bois sculpté en arabesques compliquées garde la marque des clés des chambres et l'empreinte de missives aux couleurs pâles. Depuis les années 1950, les crochets de cuivre sont inutiles et les niches cirées muettes.

Les voyageurs de passage sont aujourd'hui des résidents, la plupart d'entre eux propriétaires d'appartements de diverses superficies mais au standing à peu près égal. La moyenne d'âge est plutôt élevée, la population aisée, le 10 Park Avenue est une

adresse sinon prestigieuse du moins recherchée, telle qu'elle sera définie à l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, quand la fièvre immobilière s'emparera de la ville. Sur vingt-deux étages, les cent dix logements diffèrent selon le goût de chacun, classique, excentrique, minimaliste, kitsch. Il y a le style américain, le genre européen, anglais ou français, l'ambiance orientale, quelques capharnaüms qui tiennent plus du garde-meuble d'antiquités que du lieu de vie. Je les découvrirai peu à peu.

En cette année 1965, quelques mois après ma prise de fonction, je n'ai pas encore visité tous les domiciles. Il m'est arrivé quelquefois d'apporter mon aide, chargé de paquets, de bagages, ou de pousser la chaise roulante de Mme Raider lorsque celle-ci est revenue de l'hôpital. Mais mon service s'est arrêté sur le seuil de la porte. De même, si j'ai l'obligation et le devoir, par mon poste, à la fois d'accueil et de vigie, de mettre un nom sur chaque résident de l'immeuble, je ne connais pas, pour l'instant, tous les habitants. Cela dépend de l'heure de mon service.

J'ai débuté par le service de nuit. Je commençais à vingt heures et je finissais onze heures plus tard. Trop tard pour dire bonsoir à ceux qui rentraient du travail, trop tôt pour les saluer d'un bonjour matinal au commencement d'une nouvelle journée. J'ai toujours préféré cette tranche horaire nocturne. Non parce que les départs et les arrivées des habitants et des visiteurs y étaient moindres et par conséquent ma tâche plus légère et mon attention plus relâchée, mais parce que le soir, la nuit, sa fin et le lever du jour donnaient à ceux et celles pour

qui je faisais tourner la porte d'une pichenette bien réglée une sorte d'aura magique et mystérieuse. Un des deux doormen de jour, Vince, appelait ces heures, *the glamorous time*.

Souvent, c'était en effet l'heure du théâtre ou de l'opéra, le moment d'un dîner en ville entre amis dans un restaurant huppé à la cuisine le plus souvent d'inspiration française. La manche de mon uniforme frôlait vison, cachemire, vigogne ou cape de soie. Car en ce temps-là, dans certains quartiers de la ville comme le nôtre, on s'habillait encore pour sortir et le 10 retrouvait sa riche et scintillante atmosphère de grand hôtel.

J'avais noué une relation particulière, que j'ai toujours gardée même lorsque je suis passé, l'année suivante, "de jour", avec ceux de la nuit. Ils étaient plus disponibles, plus insouciantes. Les femmes me souriaient, j'étais le premier regard étranger qui les découvrait dans leurs atours de soirée, en sortant de l'ascenseur. À la fois bienveillantes et séductrices, elles plongeaient leurs yeux dans les miens comme dans un dernier miroir. Leurs compagnons appréciaient, fiers et amusés, complices.

Mais plus que les autres, mes préférés restaient les chiffonnés du petit matin. Durant toutes ces années, il y en eut toujours six ou sept, souvent les mêmes, sur les deux cents habitants du building. Quand il ne faisait pas trop froid, j'aimais faire le guet à quelques pas des portes, sous le dais de toile vert foncé, et je les voyais arriver, en tanguant, à petits pas comptés, ou la démarche maintenue digne jusqu'à l'écroulement final devant l'ascenseur. Au fil des mois, des liens de confiance réciproque établis, j'en ai soutenu plus d'un jusqu'à son

appartement où, après les avoir fait entrer, et plus ou moins installés dans un fauteuil – je ne pouvais en faire davantage –, je me voyais sollicité d'un dernier verre, de confessions que j'essayais d'écourter le plus diplomatiquement possible, ou de propositions loufoques. Mes chiffonnés du petit matin restaient toujours affables et polis. Les quelques agressifs qui gâchèrent ces moments suspendus de l'aube, où j'avais le sentiment d'être le capitaine d'un grand navire solitaire dans l'océan de la nuit, furent rares. Ils n'étaient pas réellement ni volontairement méchants et je les comprenais. Nous étions seuls et nous en souffrions à cette heure sombre du jour, chacun à notre manière, agitée et décousue ou silencieuse et immobile.

Le doorman est à la fois omniprésent et invisible. La fonction et l'uniforme lui assurent une légitimité, gardienne de l'édifice, et je ne parle pas ici du bâtiment. La moindre remise en question et la vie de chacun s'en trouverait atteinte, minée.

Le doorman est un pilier. Il est le rempart entre le chez-soi et l'extérieur, entre la lumière et l'obscurité. Il ouvre la porte de l'intimité et du confort, rassurant. À l'inverse, dernier témoin avant le saut dans la ville, vers une nouvelle journée, vers ce qui a toujours une part d'inconnu, le doorman sait si vous partez pour un rendez-vous important, un examen, une rencontre amoureuse, chez le médecin, pour des vacances ou des funérailles. Certains résidents sont plus discrets que d'autres mais leurs précautions ne résistent pas à l'observation du doorman, elles disent même davantage que d'évidentes manifestations. Il connaît les expansifs, les extravertis, comme

il déchiffre les secrets et les timides. Tout en restant à sa place, en marge de l'intime. Au service, mais pas servile, on ne le lui pardonnerait pas. Même les résidents les plus exigeants et les plus capricieux. Ce serait leur renvoyer une image détestable et vulgaire d'eux-mêmes. C'est là où la fonction d'invisibilité est utile. Quand chaque foyer est reconnaissable à ses poubelles, ses déchets, le nombre de bouteilles d'alcool jetées, les flacons de médicaments vidés chaque semaine, la discrétion devient virtuose vis-à-vis des habitants comme des autres doormen et du concierge, même si chacun sait qu'il sait. Quant au superintendant, il veille à cette tour de Babel de comportements divers et d'attitudes contrastées. C'est le seul à qui l'on pourrait rendre compte d'un problème qui troublerait la vie de l'immeuble et engagerait alors sa responsabilité. Le plus souvent dans son bureau, il est en permanence dans l'immeuble, il y habite, et trouvera réponse à la moindre question posée par résidents ou visiteurs, transmise par l'intermédiaire d'un doorman ou du concierge.

Je préfère mon poste. C'est grâce à lui que j'ai appris New York, outre les promenades avec Salah. Un New York aisé, confortable certes, loin de la crasse générale de la ville, de la misère des rues de Times Square, de la bohème agitée du Village ou de certains quartiers de la périphérie dont le déclin annonçait alors la destruction inexorable. La population du 10 était homogène, mais l'on pouvait deviner, par d'imperceptibles signes, les contrastes entre les familles dont l'aisance financière déjà lointaine était devenue héréditaire et celles dont la fortune plus récente les avait conduites ici, première

génération d'après-guerre à avoir quitté les quartiers surpeuplés du bas de Manhattan. Ces derniers apprenaient vite. Je faisais comme eux.

J'étais d'autant plus chanceux et protégé que Mme Belamitz, quand le *board* avait donné son accord pour me proposer la place, avait immédiatement évoqué un studio au dernier étage, qui lui appartenait, et qu'elle pouvait me louer à un prix raisonnable, en réalité dérisoire pour le quartier. J'avais hésité, je voulais garder ma liberté. Vivre sur son lieu de travail, et particulièrement sur Park Avenue, ne correspondait pas à mes désirs d'indépendance et d'intégration, à l'envie que j'avais de me fondre dans la masse de tous ces employés, ouvriers, travailleurs qui chaque jour prenaient le métro, ou le bus, pour rejoindre le lieu où ils gagnaient leur vie. Le trajet depuis Eldridge Street ne me faisait pas peur. Je ne voulais pas, non plus, paraître privilégié aux yeux des autres doormen et du personnel de l'immeuble. Mais Mme Belamitz avait opposé un sourire amusé à mes arguments et j'avais finalement cédé. Je m'étais aperçu que je ne pouvais rien refuser à Hannah Belamitz.

Une semaine plus tard, la petite Alma Wald, cinq ans, du 17B, m'interpelle devant l'entrée. C'est le début de l'après-midi, je ne suis pas en service. Je m'apprête à sortir, marcher seul, descendre Park Avenue jusqu'à Gramercy Park, pousser jusqu'au Lower East Side, mon ancien quartier, où je dois retrouver mon ami Bentzion. Je ne reprends mon poste qu'en début de soirée. La petite Alma est très curieuse. C'est une enfant espiègle, joyeuse et polie, la plus jeune de toute la copropriété. Son père est un militaire de carrière, souvent absent. Sa mère, traductrice, travaille chez elle. Alma me reconnaît mais, pendant quelques secondes, son regard reste interrogateur, elle me dévisage, timidement ses yeux descendent sur mes vêtements, caban en laine, jean. Je vois bien qu'une foule de questions se bousculent dans sa tête de petite fille vive et intelligente mais elle est trop bien élevée pour les exprimer. C'est la première fois qu'elle me voit sans mon uniforme. Je ne suis pas mécontent. Le sentiment d'être un usurpateur d'opérette, l'impression d'évoquer l'image d'un amiral en goguette perdu sur la terre ferme, avec ce costume noir à galons et

boutons dorés, mettront du temps à disparaître au fil des années. J'oublierai peu à peu la longue veste raide, la casquette, les gants blancs au port obligé en soirée, je demeurerai le doorman, mais je serai enfin devenu moi-même, Ray, un sang-mêlé parmi les sangs-mêlés.

— Hello... Ray ?

— Bonjour, mademoiselle.

Je la salue en français, elle adore ça. Je dis bonjour à sa mère, qui tient sa petite main.

— Comment allez-vous, Ray ? Belle journée, n'est-ce pas ?

— Oui, on a de la chance.

La petite intervient :

— Nous, on a mis des bougies partout, c'était très beau. J'ai pas eu peur. Et toi ?

— Alma, s'il te plaît, Ray doit s'en aller, laisse-le tranquille.

— Ça ne me dérange pas, madame Wald.

Je m'adresse à Alma :

— Moi j'ai eu un peu peur, je suis resté coincé dans l'ascenseur.

Elle me fixe, étonnée. Elle devine, par mon expression, mon intonation, qu'il y a quelque chose d'effrayant dans ce que je viens de lui dire. Je le regrette presque. Mais face à cette enfant si vive, il m'est difficile de mentir, d'édulcorer une histoire, je ne peux m'empêcher de plonger sans réserve dans la conversation secrète qu'elle tient avec son imaginaire et lui répondre le plus sérieusement et le plus sincèrement possible. Elle est déjà, à son âge, d'une perspicacité que je me dois de ne pas trahir. Je réalise soudain que c'est la seule enfant que je connaisse, à qui je m'adresse. Je cherche quelques mots



d'humour pour la rassurer mais déjà elle entraîne sa mère dans la rue.

Je descends l'avenue ensoleillée. En cette mi-novembre, la fraîcheur est de printemps. Les piétons dispersés deviennent une petite foule compacte aux intersections des rues, chacun se presse pour traverser, poursuivre sa course. Où vont-ils tous ? Vers où courent-ils, vers quelle rencontre, quel destin ? Nuit et jour, l'essaim bourdonne, soupire, crie, crache. La cacophonie sonore en est l'écume, le couronnement.

J'avance d'un bon pas, franchis les rues par ordre décroissant avec une régularité de métronome. J'entre naturellement dans la mécanique de la marche. Quand je suis avec Salah, qui s'arrête, sautille, accélère, le mouvement est heurté, l'allure dissolue. En solitaire, je trace, j'inscris mes pas sur le trottoir à distance égale millimétrée. 29<sup>e</sup>, 28<sup>e</sup>, 27<sup>e</sup>, je pourrais faire le décompte les yeux fermés rien qu'en comptant mes pas. Je suis presque certain que leur nombre, par bloc franchi, est identique.

À l'approche des 20<sup>e</sup> rues, le paysage change imperceptiblement. Si, sur Park Avenue, la masse architecturale reste majestueuse, les immeubles des rues transversales deviennent des maisons de trois ou quatre étages. Des volées d'escaliers abrupts mènent aux entrées, protégées de barrières en fer forgé à la peinture écaillée. L'hygiène est désinvolte, des papiers gras, des emballages déchirés, des restes d'ordures barrent les bouches d'égout, quelques poubelles grillagées débordent.

Je suis toujours surpris, souvent choqué, par les contrastes d'une rue à l'autre, d'un bloc à l'autre.

Le regard saute de l'opulence à la misère et inversement, le temps de trébucher sur la chaussée défoncée en traversant une frontière invisible.

J'approche de Gramercy Park qui, avec ses immeubles cossus protégeant l'écrin du petit parc privé, est bien loin de la violence et de la pauvreté d'autres blocs pourtant tout proches. Je longe les grilles de l'îlot désert et serein. Des riverains passent, tenant en laisse des chiens extravagants. Je jette un coup d'œil discret aux fenêtres des entresols mais ne distingue pas grand-chose dans les reflets du soleil. La place est bicolore, dorée et bleutée, ombre et lumière, je passe de l'une à l'autre comme autant de saisons, de mystères irrésolus.

Mes pas me mènent bientôt vers l'autre parc du quartier, Stuyvesant Square Park, et j'aborde la Deuxième Avenue qui le divise, pour descendre retrouver Bentzion.

— Alors mon fils, quel est aujourd'hui le sens de ta vie ?

Je n'ai pas le temps d'enlever ma veste et de m'asseoir face à lui à l'une des tables de l'étroit B & H Dairy que Bentzion m'agrippe déjà de son affection.

— Là tout de suite, un café. Et un knish.

— Ah, nourritures terrestres !... , soupire-t-il, en se caressant la barbe.

— Je n'ai pas mangé.

— Et tu as beaucoup marché.

— Exactement.

— Et tu es jeune, mon ami. Voilà pourquoi je te repose la question, quel est aujourd'hui le sens de ta vie ?

Un serveur me verse du café dans une tasse épaisse et disproportionnée. Le temps que je me saisisse du sucre, une assiette avec deux knishes est posée devant moi. Bentzion feint la surprise.

— Tu crois quoi ? Que je ne sais pas ce que tu aimes ?

Bentzion est facétieux aujourd'hui, je le lui dis. Peu de chance qu'il se trompe. Depuis que j'ai découvert, grâce à lui, ces spécialités juives d'Europe de l'Est, chez B & H, pour moi, c'est invariablement knishes ou latkes.

— Bentzion, tu es un devin ! — Il grimace. — Tu es un grand sage ! — Il soupire. — Tu es mon rabbi !

Hilare, il me donne une petite tape sur la main et en profite pour escamoter un gros morceau de knish qu'il engouffre illico dans sa bouche.

— Alors, me demande-t-il la bouche pleine de pomme de terre, as-tu fait les lectures que je t'ai prescrites ?

J'ignore si son langage aux tournures alambiquées et au vocabulaire déroutant vient en droite ligne de la traduction de son polonais natal, ou si, à dessein, il emploie des phrases compliquées pour paraître plus savant ou plus énigmatique. Peu importe, je comprends toujours ce qu'il me dit, ou qu'il me laisse deviner. Il m'a confié un jour : "Ray, mon fils, j'ai presque le double de ton âge, tu viens du Sud de miel et de sable, moi des mauvais champs de betteraves et des petits bois de bouleaux maudits, mais tu comprends mon âme."

Il s'est mis dans la tête de m'éduquer, de me cultiver. Selon son expression, de faire chanter le sang juif que j'ai dans les veines.

— Bentzion, je n'ai pas le temps de lire. J'aime lire la nuit, mais c'est le moment où je travaille.

— Et la journée, tu fais quoi ? Ne me dis pas que tu gâches ta précieuse vie à dormir ?

— Non. Mais je n'aime pas lire la journée, j'ai l'impression de perdre mon temps, tu comprends ?

Il hausse les sourcils en secouant la tête, donne une petite tape sur la table.

— Tais-toi, tais-toi. C'est de ne pas lire qui est perte de temps ! Une... perte de vie, mon ami ! Comment...

— Avec tout le respect que je te dois, je n'ai pas, comme toi, le temps de me plonger dans un livre entre deux clients. Je suis debout, à la porte et, laisse-moi terminer, quand je ne travaille pas, j'aime bien sortir, marcher, rencontrer des amis, comme toi. C'est une autre forme de lecture si tu veux, lui dis-je dans une bouffée de son inspiration contagieuse et pensant le calmer.

— Raymond...

— Ray !

— Ray oui, Ray ! Tu veux faire ton Américain, d'accord. Mais tu as la chance, inouïe, magnifique — il cherche ses mots —, sainte, oui sainte, d'être né sur une autre terre, de venir de loin, et d'un ailleurs si riche et merveilleux. Ici, pas de place pour l'imaginaire, la rêverie, du concret, froid, épais, on doit marcher sur le granit sans jamais s'arrêter ou on crève dans le caniveau. — Il se penche vers moi, retient sa barbe vers son col de chemise comme si c'était une cravate. — Parce que, de toi à moi, reconnais que les vrais Américains, ce sont des brutes épaisses et incultes, non ?

Souvent il me provoque de la sorte et j'entre sciemment dans son jeu.

- Tu parles de qui, Bentzion ?
- Les Américains, tous !
- Et toi, tu es quoi ?
- Moi, j'ai été polonais, je suis un peu américain et beaucoup juif !
- Et un Américain, pris au hasard dans cette ville, ce n'est pas un peu tout ça, par exemple ?
- Pfff !
- Et qui t'a fait venir ici ?
- L'Alliance juive universelle.
- Et qui ?
- Oui. Bon. Des Américains.
- Et qui t'a fait entrer dans cette ville ?
- Un schmock d'Ellis Island.
- Alors, Bentzion, pourquoi tu m'embêtes avec ça ?

— Ray, mon fils, je ne peux pas m'empêcher de me torturer, c'est comme ça, sinon je meurs. — Il boit une gorgée de thé, fait la grimace. — Il est froid ! On arrive tout juste à soulever cette tasse, tu as vu comme elle pèse, et elle ne garde même pas la chaleur ! — Il s'appuie de tout son poids sur le dossier de sa chaise et lève une main. — Herschy, tu m'apportes du café ?

Herschel, qui doit avoir le même âge que lui, qui pourrait être son frère, se saisit d'une tasse et va chercher la cafetière. Je sais que ce sont les meilleurs amis du monde, qu'ils vont ensemble à la synagogue de Norfolk Street. Je me suis souvent demandé s'ils ne venaient pas du même coin en Pologne mais je n'ai jamais osé poser la question. Il y a des réponses que Bentzion ne voudra jamais donner à certaines interrogations concernant son passé en Europe. Mais ses nourritures spirituelles viennent directement du

shtetl et des sages hassidiques avec qui il converse en silence au fond de son magasin d'Orchard Street, entre deux rouleaux de tissus bon marché.

— Laisse mes pleurs et mes soupirs me guérir en me reconstruisant et m'apportant la joie. Ne me laisse plus succomber à l'amertume ni à la dépression. Mon Dieu, montre-moi le sens de la vie. Qu'en penses-tu, mon ami ? dit-il en rouvrant les yeux.

— Rabbi Nahman de Breslau, répond Herschel, arrivé derrière lui et posant une tasse pleine sur la table.

Je lui fais signe de me resservir. Bentzion se tourne vers lui.

— Herschy, tu m'étonneras toujours...

— Herschel, s'il te plaît.

— ... et je ne m'adressais pas à toi.

Ces deux-là sont réjouissants. Ils m'amuse et m'émeuvent. Ils sont les deux ventricules d'un même cœur battant, celui de New York, plein du sang d'une Europe massacrée et disparue qui renaît dans l'énergie tellurique du tohu-bohu citadin d'un monde nouveau.

Le jour où j'ai aperçu pour la première fois Bentzion Levi au fond de son minuscule magasin d'Orchard Street, perché sur un tabouret au milieu des rouleaux de tissus aux couleurs fanées, calotte sur la tête et plongé dans un livre, qu'il a soudain levé les yeux vers moi, figé sans raison devant sa vitrine, et que son sourire a illuminé le placard sombre qui était sa boutique, j'ai compris les mots *ancien* et *nouveau* mondes.

— Bentzion, aujourd'hui, le sens de la vie, pour moi, c'étaient les mots d'une petite fille, le soleil